

Louise Bourgeois (1563-1636)

Une sage-femme entre deux mondes *

par Jacques GÉLIS **

L'accoucheuse Louise Bourgeois a déjà fait l'objet de nombreuses publications (1). Il ne s'agit donc pas ici de retracer à nouveau sa vie, son parcours, mais de retrouver à travers la destinée hors du commun de cette sage-femme les mutations profondes qui commencent à apparaître dans l'art d'accoucher, et les changements qui se manifestent dans l'approche de la vie à un moment important de l'histoire des femmes. Louise Bourgeois est une sage-femme hors du commun, car elle a assisté tant les pauvresses des faubourgs de Paris que la reine Marie de Médicis ; et cette double pratique lui confère une expérience sans pareille. Par son parcours et sa dextérité, elle est le témoin privilégié de cette époque charnière de l'histoire des mentalités qu'est la fin du XVI^{ème} et le début du XVII^{ème} siècle.

Une singularité : une sage-femme témoigne de son exercice

Que la narratrice soit le sujet de ses textes est à l'époque tout à fait exceptionnel dans un domaine, certes réservé aux femmes, mais généralement à des femmes de piètre condition, mal considérées, le plus souvent analphabètes, donc incapables de transmettre leur savoir autrement que par voie orale. La dédicace du livre sur les accouchements royaux qu'elle adresse à la reine Marie, épouse de Henri IV, témoigne de la fierté qu'elle éprouve à occuper cette situation hors du commun. Je suis, dit-elle : "la première femme de mon art qui mette la plume en main pour décrire la connaissance que Dieu m'en a donnée, tant pour faire cognoître les fautes qui s'y peuvent commettre que les moyens plus propres pour le bien exercer. Lesdites fautes estans le plus souvent incogneues aux plus doctes médecins et chirurgiens, à cause que l'œuvre est intérieur(e), la curation de laquelle se doit faire selon qu'il est possible. Et qu'ordinairement la vergogne de nostre sexe ne peut permettre qu'ils en ayent la cognoissance que par le rapport de celle qui opère, n'en faisant (pas) toujours rapport véritable, quelques fois par ignorance et autrefois honte de vouloir confesser sa faute". La naissance est bien le domaine des accoucheuses. Même s'ils le souhaitent, les hommes de l'art ne peuvent, sauf exception, exercer l'art des accouchements, puisqu'ils ne connaissent de la pratique que ce que les sages-femmes veulent bien leur en dire.

* Comité de lecture du 19 avril 2008.

** 5, grande rue, 91150 Morigny-Champigny.



Les Observations, 1609, Paris, chez A. Saugrain (BANM. Cliché Damien Blanchard)

Le témoignage de Louise Bourgeois constitue aussi une histoire de vie ; elle y retrace son parcours, à travers des publications successives de nature très différente, mais dans lesquelles elle s'implique toujours avec un égal bonheur. Ses propos, très directs, sont toujours marqués au sceau de la sincérité. On devine aisément, derrière les mots, une femme de caractère, capable, en l'absence de son mari lors du siège de Paris, d'entretenir seule son ménage et de subvenir aux besoins de ses enfants en bas âge. Plus tard, elle trouvera l'énergie et le temps nécessaires pour consigner par écrit l'essentiel de sa pratique, et porter ainsi son expérience à la connaissance du public.

En 1609 sont publiées ses *Observations, stérilité, pertes de fruit*. Sept ans plus tard, et alors qu'elle n'exerce plus à la Cour, elle fait paraître le récit des six accouchements de la reine de France ; puis en 1626, elle rend publiques ses *Instructions à ma fille* (qui se destine également à l'art des accouchements), dans le but d'enseigner les bons principes à toutes celles qui aspirent à devenir sages-femmes. L'année suivante, c'est une tout autre cause qu'elle est amenée à défendre ; elle a alors 64 ans et est implicite-

ment rendue responsable, par le rapport d'autopsie rédigé par les chirurgiens légistes, de la mort de la princesse Marie de Bourbon Montpensier, femme de Monsieur frère du roi, qu'elle avait accouché quatre jours auparavant. Considérant que le meilleur moyen de défense c'est l'attaque, elle publie un violent pamphlet contre les hommes de l'art. Cette attitude maladroite de la sage-femme royale va donner aux accoucheurs l'occasion de dire tout le mal qu'ils pensent de l'exercice des accoucheuses, avec l'espoir de s'accréditer ainsi auprès des milieux aisés et princiers. En 1635 enfin, alors qu'elle a vraisemblablement cessé d'accoucher les femmes, Louise Bourgeois écrit un opuscule sur les conditions de sa pratique, en insistant sur les "petits secrets" qui sont les siens et la pharmacopée dont elle fait usage.

Au cours de trois décennies d'exercice, Louise aurait pratiqué plus de 2000 accouchements ; mais ses ouvrages ne sont pas, et ne veulent pas être, une relation exhaustive de tous les cas qu'elle a rencontrés au cours de sa carrière. Simplement, comme elle aime par-dessus tout ce qu'elle fait, elle entend faire profiter de son expérience celles et ceux qui se destinent à l'art des accouchements. Après l'exposé du cas, vient le jugement de Louise Bourgeois, souvent critique ou plein d'humour, volontiers moralisateur. Cette structure du texte, par relation de cas choisis pour illustrer une présentation ou un problème, est souvent suivie d'une réflexion de Louise Bourgeois sur le cas présenté, l'ouvrage étant destinés à tous ceux qui envisagent d'embrasser la carrière d'accoucheuse

et au bout du compte à “renforcer le prestige et l’autorité de la sage-femme” (2). Pour rédiger son texte, Louise ne semble d’ailleurs pas s’appuyer sur un carnet d’accouchement tenu au jour le jour ; les dates auxquelles elle fait référence sont en effet fort souvent très approximatives (3). Mais peut-on dire pour autant qu’elle ne se fie qu’à sa mémoire ? Elle notait sans doute certains des accouchements qu’elle faisait, parce qu’elle les trouvait significatifs. Une chose est sûre : chez Louise, le livre apparaît comme “le prolongement direct de sa pratique médicale”. Les contemporains ne s’y sont pas trompés qui reconnaissaient la valeur scientifique des *Observations* ; et un siècle et demi plus tard, Jean Astruc soulignait encore le rôle précurseur de l’ouvrage (4).

Une sage-femme entre deux mondes

Trois raisons font que cette sage-femme est, peut-on dire, “entre deux mondes”. Ce qui donne tout son crédit à cette praticienne c’est d’abord son expérience des différents milieux sociaux qu’elle a eu l’occasion de fréquenter : les milieux populaires du faubourg de Paris, la bourgeoisie parisienne et la cour où, devenue sage-femme de la reine, elle mit successivement au monde les six enfants du couple royal, dont le dauphin, le futur Louis XIII (5). Elle a donc une bonne connaissance à la fois des pauvres et des puissants. Chez Louise, les caractéristiques sociales sont d’ailleurs souvent prises en compte. Ainsi, lorsqu’elle parle des fausses couches et demande aux femmes de ne pas lever les bras pendant leur grossesse, elle ne manque pas d’introduire une distinction : aux femmes de modeste condition, elle conseille de ne pas se risquer à tendre le linge, et à celles des milieux aisés, de “ne pas faire grande façon à leur coiffure”... Toute la distance sociale est ici résumée. Cette volonté de relativiser, de personnaliser les approches est souvent exprimée : “Tous les corps ne sont pas composés de même sorte, c’est pourquoi même remède ne sert pas à toutes personnes” (6). Ou encore : “Il vaut mieux vivre entre les mains d’un chirurgien entendu et hardi que de mourir entre celles d’une sage-femme ignorante et téméraire qui croit que le temps doit apporter issue au mal comme au bien” (7).



Louise Bourgeois à l’âge de 45 ans.
(BANM, Cl. D. Blanchard)

Mais Louise Bourgeois est aussi entre deux temps de l’art d’accoucher. Elle est femme, et jusqu’alors seules les femmes pouvaient prêter leur assistance à leurs compagnes. En même temps, elle fréquente le milieu des hommes de l’art, puisque son mari, Martin Bourcier, est chirurgien. Or, à la fin du XVI^{ème} siècle, les chirurgiens qui n’ont guère eu l’occasion jusqu’alors de pratiquer l’obstétrique, commencent à s’intéresser à l’art des accouchements. Il s’agit encore d’une velléité ; mais il y a des signes qui ne trompent pas. Leur science pratique est pourtant quasi nulle ; et même dans l’œuvre d’Ambroise Paré, dont les écrits vont transformer l’art de la chirurgie, les accouchements n’occupent qu’une place limitée.

Enfin, derrière ces enjeux se devine une femme entre deux cultures et entre deux époques et ce n'est pas l'aspect le moins intéressant. Sa manière de s'exprimer comme son vocabulaire traduit chez elle cette double appartenance à un monde populaire et savant. De ces pages au langage fleuri, toujours vivant, se dégage une manière de faire de l'accoucheuse, une éthique fondée sur le respect de la vie et de la religion. On y décèle une certaine écoute des femmes, le respect de la diversité des femmes : une sage-femme doit avoir de la retenue ; elle ne doit pas se montrer trop autoritaire mais au contraire toujours respecter les parturientes : "La vie des femmes qui se servent de nous, souligne Louise Bourgeois, nous doit être plus chère que la nôtre" (8).

Entre deux horizons sociaux

Comme toute vie, celle de Louise Bourgeois est faite d'ancrages familiaux et de hasards. Elle est née sans doute à Paris en 1563, soit un an avant la naissance de Galilée et la mort de Vésale, dans une famille bourgeoise aisée, puisque son père avait pu faire construire vers 1585, sur le fossé de la porte Buci, des maisons d'une valeur de 15 000 livres qui furent totalement ruinées cinq ans plus tard, lors du premier siège de Paris par Henri IV.

Louise reçoit une éducation de fille de bonne famille ; elle sait lire, écrire et tirer l'aiguille... À 21 ans, elle épouse Martin Bourcier, un "chirurgien d'une compagnie" attaché à l'armée du roi ; ce qui ne constitue pas une grande condition. Mais l'homme a étudié avec Ambroise Paré, dans la maison duquel il a résidé vingt ans : une belle référence. Chaque année, pendant ces temps de guerre incessante où Martin Bourcier est en campagne, Louise demeure avec sa mère et ses trois enfants ; plus tard, elle en aura deux autres.

La famille est ruinée par le siège. Louise Bourgeois pour la faire vivre se lance d'abord dans les travaux d'aiguille et la broderie ; puis en 1594, après le retour du mari, elle entreprend, sur les conseils d'une accoucheuse, de s'instruire de l'art des accouchements. Avec l'aide de Martin Bourcier, elle étudie la théorie dans les ouvrages de Paré, et s'entretient avec les sages-femmes qualifiées qu'elle connaît. Mais elle n'exerce toujours pas. Ce sont les hasards du temps qui vont lui offrir sa chance et lui faire embrasser la condition de sage-femme. Paris est à nouveau assiégé, et son mari est reparti aux armées ; elle se retrouve seule à élever ses enfants. Les encouragements d'une matrone et l'occasion qui se présente d'assister avec succès la femme d'un "crocheteur", c'est-à-dire d'un portefaix, font le reste. Qu'elle ait été assez astucieuse pour saisir l'occasion d'exercer est une chose ; mais ce qui importe c'est qu'elle montre immédiatement d'étonnantes dispositions pour la profession d'accoucheuse. Louise est une femme de caractère, une empirique lettrée ; et grâce à son bagage culturel, elle va sans cesse compléter sa formation pratique. "Mon art, soulignait-elle, gisait en expérience, plus qu'en science" (9). Certes, mais elle en savait tellement plus que les autres accoucheuses de Paris !

Grâce à sa vivacité d'esprit et à sa dextérité, elle est vite appelée dans tout le quartier latin de l'époque. Alors progressivement, elle passe "de petites gens à gens plus huppés" : femmes d'avocats en Parlement, "femmes d'honnêtes hommes", de docteurs en médecine, d'intendants, de conseillers du roi, de riches marchands de la ville. Et sans doute la confiance que l'on met en elle vient-elle de sa dextérité et de son assurance, de sa capacité à garder son sang-froid, même dans les situations les plus solennelles. Elle en fournira la preuve quelques années plus tard, lors de la naissance du dauphin, où elle étonnera Henri IV par sa réserve et sa capacité à maîtriser la situation.

Fréquentant les milieux de l'art médical, elle va d'ailleurs être, avec Martin Bourcier, à l'origine d'une petite dynastie médicale. Sa seconde fille sera sage-femme et c'est elle bien sûr qui sera sa maîtresse : "Je pensai qu'il était nécessaire de lui faire voir accoucher une grande quantité de femmes en peu de temps, pour se rendre résolue et ne se point étonner de divers accouchements". Louise connaît en effet "la Dame des accouchées de l'Hôtel-Dieu", et celle-ci envoie chercher sa fille lorsque des femmes y accouchent de jour ; et c'est ainsi qu'elle en a vu accoucher un grand nombre "et en a accouché plus de cinquante avant que d'avoir quinze ans accomplis" (10). Louise Bourgeois a également un gendre, marié à sa seconde fille ; fils d'apothicaire, il est docteur en médecine. Ce qui fait dire à Louise qui n'en est pas peu fière : "Le corps entier de la médecine est dans notre maison".

Entre deux temps de l'art des accouchements

Les difficultés que peut rencontrer toute accoucheuse, à l'époque où Louise Bourgeois exerce, sont bien connues. Ces femmes ont la pratique mais sans aucune théorie, à l'exception de Louise et de quelques autres justement. Mais peut-on vraiment parler d'art obstétrical, en ces premières années du XVII^{ème} siècle ? Dans les manuels (rares) et les témoignages (peu nombreux) de l'époque, on trouve le meilleur et le pire. L'obstétrique n'est pas dégagée des conceptions hippocratiques et galéniques, et il est frappant de constater la faiblesse théorique des écrits, même si Ambroise Paré puis Jacques Guillemeau commencent à tirer vers le haut le savoir obstétrical. Ce savoir, en fait, a une double origine : la lecture des textes des anciens, et ce que les hommes de l'art recueillent d'informations, de témoignages auprès de sages-femmes en exercice. Elles sont en effet les seules à approcher les femmes en couches, au nom du respect de la tradition et de la pudeur. La pratique des sages-femmes sert donc de base à l'enseignement théorique des médecins (11). Mais la situation est en train de changer. Le début du XVII^{ème} siècle est un temps important de l'histoire de l'obstétrique.

Louise exerce pendant cinq ans dans le petit peuple, qui pendant toute la durée des troubles s'entasse tant bien que mal dans les collèges du quartier latin. C'est alors qu'elle envisage de se faire recevoir "sage-femme jurée" de Paris, soulevant alors l'opposition de "la Dupuis", une sage-femme bien en cours, depuis qu'elle avait accouché l'une des maîtresses d'Henri IV, Gabrielle d'Estrées. Ses craintes, la vieille accoucheuse les formulaient ainsi, si l'on en croit le témoignage de Louise Bourgeois : "C'est la femme d'un chirurgien, elle s'entendrait avec les médecins, comme coupeurs de bourses en foire"... Il ne faut, ajoutait-elle, "recevoir que des femmes d'artisans qui n'entendent rien aux affaires de sages-femmes". Mais la femme Dupuis ne fut pas suivie ; Louise Bourgeois fut reçue sage-femme, sans doute en 1599, grâce à l'appui des hommes de l'art qui connaissaient sa valeur et qui surent habilement la présenter à la reine. C'est là un bon test des rapports nouveaux qui s'instaurent à Paris entre les hommes de l'art et les accoucheuses.

Depuis le début du XVI^{ème} siècle, des chirurgiens attiraient l'attention sur les insuffisances des accoucheuses, mais comme ils ne pratiquaient pas, leurs critiques ne portaient guère. À la fin du siècle, la situation commence à évoluer, lorsqu'apparaissent les premiers accoucheurs (12). Certaines accoucheuses réalisent alors que le monopole de leur exercice risque d'être remis en question et que "la survie de leur métier dépend de leur savoir et de l'heureuse alliance entre sages-femmes et médecins" (13).

Pour les couches royales, la situation est différente ; c'est Louise qui reste le maître d'œuvre, car la reine n'aurait pas toléré d'être secourue par un homme ; les chirurgiens



Portrait de Marie de Médicis.
(BANM, Cl. D. Blanchard.)

font antichambre et apparaissent comme de pâles comparses, que l'on se contente de mettre au courant du déroulement du travail.

Louise Bourgeois manifeste un grand respect pour Paré, dont elle vante l'humilité : "ce grand chirurgien Paré, étant au lit de la mort, âgé de plus de quatre-vingts ans, (avait) un aussi sain jugement qu'il avait jamais eu en sa vie, et désireux encore d'apprendre de ceux qui le visitaient" (14). Mais elle a en même temps cette manière bien à elle de montrer les limites du savoir médical de l'époque. Elle raconte qu'un robin qui avait eu un flux de sang et qui était passé pendant des années entre les mains de quantité de médecins fut guéri par un peintre en dix jours : "ce qu'aucun médecin n'avoit su faire (...). Ça été le souverain médecin qui a voulu montrer aux plus habiles que toutes les sciences ne sont pas en une tête, que Dieu se sert des personnes de néant pour abaisser l'orgueil de ceux qui croient tout savoir" (15).

Quelles connaissances anatomiques a-t-elle ? Elle dit qu'elle s'est instruite dans les livres et il est clair qu'elle connaît par exemple le nom des membranes accompagnant l'arrière-faix, ce qui n'est certainement pas le cas de la plupart des accoucheuses de l'épo-

que ; elle souligne d'ailleurs la "nécessité qu'il y a qu'une sage-femme voie l'anatomie de la matrice", et demande donc aux médecins d'admettre les sages-femmes aux écoles pour qu'elles assistent aux démonstrations anatomiques (16).

Il faut d'ailleurs souligner qu'elle a de solides appuis au sein du corps médical : Riolan, Du Laurens premier médecin de la reine, et beaucoup d'autres, vantent son savoir et sa manière de faire ; elle n'hésite pas à leur demander conseil lorsqu'elle se trouve devant une difficulté inexplicable (17) ; et elle agit ainsi, parce qu'elle est convaincue de la nécessité de requérir la science des bons médecins, quand la santé des femmes est en jeu : "Ce que je récite des remèdes et de leurs effets vient des doctes médecins avec qui j'ai pratiqué" (18). Il y a donc chez Louise le désir d'une aide réciproque, au nom d'un saine pratique, dans l'intérêt même des femmes. Et logiquement, elle dénonce le comportement de sages-femmes outrecoquantes et incompetentes, qui refusent d'appeler les chirurgiens et se querellent entre elles (19).

Pour Louise, ce qui prime, c'est le salut et le confort de la femme qui accouche. Ainsi, dans un accouchement difficile avec mauvaise présentation, elle conseille de donner à la femme un remontant, soit du vin, soit une confection d'alkermès, pour lui "donner force et courage de supporter ce grand travail là qui est le pire" (20). Un comportement qui n'est pas sans rappeler les conseils de Guillaume Mauquest de la Motte, près d'un siècle plus tard.

L'appréciation de Louise Bourgeois à propos du rôle des praticiens dans les accouchements est toujours nuancée. Elle est pleine de sollicitude à l'égard des médecins, auxquels elle demande conseil lorsqu'elle est confrontée à la difficulté, afin de ne pas être accusée faussement (21). Mais elle juge souvent sévèrement les chirurgiens qui se mêlent des accouchements. Elle leur reproche en particulier de ne pas respecter la nature, de vouloir trop se hâter et de mal assurer la délivrance : ils tirent sur le placenta au risque de rompre le cordon ou d'occasionner des déchirures. Elle leur conseille donc de prendre exemple sur les sages-femmes qui savent patienter et évitent ainsi que des morceaux d'un placenta trop adhérent demeurent dans la matrice. Ce qui ne l'empêchera pas de faire elle-même cette erreur avec Marie de Bourbon.

Mais la relation de Louise Bourgeois n'est pas seulement celle d'une professionnelle. Intelligente, affable, bavarde – pour notre grand bonheur ! – elle raconte les difficultés d'une grossesse, les phases d'un accouchement dramatique, ses relations avec les familles d'humbles artisans ou de Grands de la Cour, en un style alerte, fourmillant de formules imagées, révélant ainsi la réalité quotidienne du Paris de l'époque. Son texte est donc aussi une chronique du temps, une évocation de cette charnière de l'histoire des accouchements. Louise témoigne de l'émergence de nouveaux comportements : la mode, dit-elle, veut que l'on accouche vite de nos jours. Elle remarque le changement qui est intervenu dans les mœurs dans la seconde moitié du XVI^{ème} siècle. Elle parle d'un "reversis d'esprit" dans la société et note que les femmes ont acquis une plus grande liberté, une liberté qui lui paraît parfois exagérée, soulignant que certaines d'entre elles sont "plus corrompues que les fesses d'un postillon". Elle s'étonne de manière touchante de la maturité nouvelle des enfants : "De nos jours, les petits enfants sont devenus grandement fins".

Mais ce changement ne va pas durer. Son texte éclaire, brièvement sans doute, la reprise en main de la société par l'Église, alors que s'installe la Contre-Réforme catholique. À maintes reprises reviennent des expressions à connotation religieuse et elle fait souvent référence au "souverain médecin", à Dieu. De cette reprise en main par l'Église et l'État, les femmes vont être les grandes perdantes, du moins dans la bonne société, car parmi le menu peuple, on ne peut pas dire qu'un quelconque changement se soit manifesté précédemment. Désormais, les femmes du monde sont avant tout attentives à plaire à leur époux ; elles veulent effacer de leur corps les stigmates de la maternité, toutes ces rides du ventre qu'elles s'efforcent de faire disparaître, et conserver leurs seins petits et fermes, comme le veulent les canons de la beauté à cette époque. Tout un idéal de corps transparait là, qui va influencer sur la conception même de la famille, d'abord dans l'aristocratie, puis au cours du XVII^{ème} siècle dans les milieux bourgeois des villes. Ces femmes qui se soucient de la beauté de leur corps, vont vouloir sauver leur corps menacé par les grossesses fréquentes et par la mort en couches. Ce refus de ce qui était jusqu'alors accepté comme étant de l'ordre de nature commence à apparaître, en contrepoint, à travers le témoignage de Louise Bourgeois. Deux décennies plus tard, en effet, les premiers signes d'un contrôle des naissances sont perceptibles dans le milieu des ducs et des pairs, que l'accoucheuse connaît si bien.

Entre deux cultures

Louise Bourgeois est également une femme entre deux cultures. Dans ses textes, apparaissent constamment des expressions, des comparaisons, des gestes qui révèlent sa grande proximité avec les pratiques populaires ; et lorsqu'on y prête attention, on mesure

combien sont présentes les métaphores du corps. C'est le cas lorsqu'elle parle de la pratique du toucher : "Pour la plus grande sûreté, dit-elle, la sage-femme peut toucher doucement (la femme qui entre en travail), pour reconnaître si la matrice est étroitement fermée comme un cul de poule auquel l'on ne pourrait mettre un grain de blé ..." (22). Ou encore lorsqu'elle évoque les comportements des femmes qui viennent d'accoucher : la "grande diversité du naturel des femmes" qui viennent d'accoucher impose de se conduire différemment selon que les unes ont "l'estomac frêle", les autres "l'estomac fort" : "Si l'on donne à ces estomacs forts aussitôt après l'accouchement un grand potage à l'oignon ou aux œufs, ou une grande soupe au lait, leur estomac fait comme des moulins qui moulent à vide, où le feu se met"...

Soucieuse de la santé des nouveau-nés, elle attire l'attention sur les dangers que présente le lait d'une nourrice acariâtre et ivrognesse, qui "fait croître les enfants comme font un arbre qui a de la chaux au pied ; mais étant sevrés, ils tombent en ruine" (23). À propos de nourrissage, elle réaffirme la filiation qui s'établirait entre le corps de la nourrice et celui de l'enfant, au point que celui-ci en vient à ressembler davantage à sa nourrice qu'à sa mère : "nourriture passe souvent nature". L'influence concerne d'ailleurs à la fois le corps et l'esprit. Pour le corps, elle insiste sur l'exemple de la vue, car "la nourrice donne son regard à l'enfant" ; avant de l'engager, il faut donc vérifier "si elle louche ou porte la vue basse". Mais il faut également se soucier de son esprit, veiller à ce que la femme n'ait pas dans sa famille des personnes atteintes d'épilepsie par exemple. Au passage, elle invoque la question de la durée du façonnage du corps de l'enfant. Certes il est cuit pendant neuf mois par le ventre-four de la mère, mais il prend pendant au moins le double de temps le sein de la nourrice. Et c'est cette durée inégale qui fait que la complexion de la nourrice finit par l'emporter sur celle de la mère.

Louise Bourgeois donne aussi quelques conseils de pédiatrie. Elle veut que l'on prépare la peau de l'enfant dès son jeune âge et propose donc de lui laver le visage, la gorge, les bras et les mains, c'est-à-dire ce qui est ordinairement à l'air, "à l'huile de noix tirée sans feu" ; ainsi, "on tient qu'ils ne hâlent jamais" (I, p. 156). On retrouve là ce souci de la blancheur du teint, qu'elle évoque également dans ses conseils aux femmes. Mais elle préconise aussi, pour enlever l'enduit sébacé, de "laver l'enfant de vin et d'eau qui soit tiède" (14).

Comme le maintien de la poitrine est une préoccupation majeure des femmes de la haute société, qui sont toujours en représentation, Louise Bourgeois y va de ses conseils ; elle véhicule une image de la poitrine idéale : il faut la préserver malgré les vicissitudes de la maternité qui la déforment ; ainsi se répand l'habitude de faire passer le lait, après avoir mis l'enfant en nourrice. Elle préconise donc des recettes qu'elle estime sans danger. Mais en justifiant cette pratique, elle contribue à favoriser le "nourrissage mercenaire".

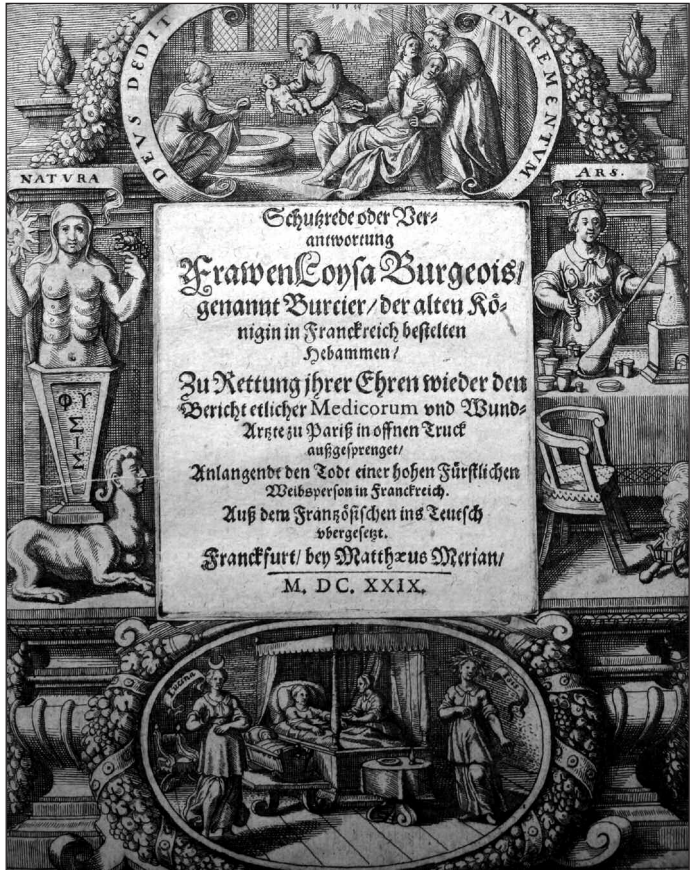
Comme toutes les accoucheuses de son temps, Louise Bourgeois a recours aux fonds de cuisine, au beurre en particulier, comme c'est la coutume en Île-de-France. Ainsi, pour faire la version de l'enfant qui présente le nombril, elle conseille de "se frotter les mains de beurre frais". Elle veut que l'on en applique également sur le ventre et l'estomac de l'enfant constipé. "Si l'enfant a les bourses grosses, et si c'est d'eau, il faut les frotter de beurre frais". Pour faire sortir le méconium de l'intestin du nouveau-né, "que les femmes appelle la poix", elle conseille d'utiliser "un petit morceau de savon blanc fait en suppositoire fort petit, et frotté de beurre frais". L'usage du vin est constant ; il sert en effet de remontant tant pour la mère après des couches difficiles (c'est la fameuse "rôtie au vin")

que pour le nouveau-né. “Sitôt que l’enfant est né, il lui faut donner à prendre une petite cuillerée ce vin pur, disant qu’il aide à l’enfant à reprendre ses esprits”. Avec l’accord du roi, elle avait agi ainsi avec le dauphin Louis qui avait eu une faiblesse immédiatement après sa naissance. Mais elle prend soin de dire que ce sont “les doctes médecins” qui préconisent cela...

Le sang est toujours présent dans les textes de Louise Bourgeois ; le sang des règles tout d’abord. Certaines femmes ont en effet un flux dépravé de leurs menstrues et “si on néglige d’y remédier, elles meurent sèches comme du bois” (25). Elle recommande alors un moyen pour “grossir le sang”.

D’autres ont “un sang colérique” qui les rend stériles : “Nature pour sage qu’elle soit, ne peut de méchante étoffe faire bon habit” (26). Et puis il y a celles qui perdent leur sang “à bâton rompu” pendant leur grossesse. “Sitôt qu’une femme a une perte de sang (...), il faut veiller sur elle comme le chat fait de la souris et faire la guerre au doigt et à l’œil” (27). Il faut surtout promptement accoucher, “rompre les membranes qui environnent l’enfant, ainsi que l’on ferait d’une porte pour sauver une maison du feu, et tenir l’enfant par les pieds”.

Louise Bourgeois se révèle une adepte de la saignée, désireuse de débarrasser la femme enceinte des humeurs provenant de la suspension des règles (28). Il se fait là “un mauvais râpé bien différent de celui qui épure les vins”. Au début de la grossesse surtout, la femme “fait tous les jours quantité de sang, et les caves et les greniers se remplissent grandement” (29). Louise remarque d’ailleurs que “cette pratique (de la saignée) est fort nouvelle” (30). Ce qui est exact, puisque c’est au XVIème siècle que se manifeste son renouveau. Mais elle est aussi une adepte du clystère, pour supprimer les vents qui occa-

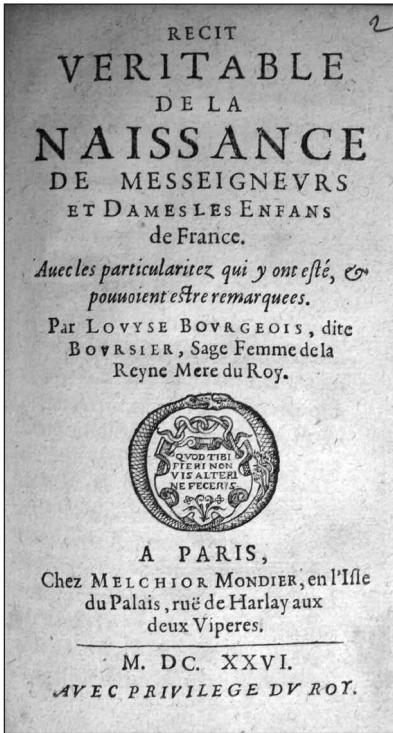


Frontispice des *Observations*, traduites en allemand.
Mérian, Francfort, 1629. (BANM, Cl. D. Blanchard)

sionnement des douleurs au moment des couches. Elle recommande aussi les rafraîchissants comme la casse ou le sirop de pomme, qui laissent le boyau libre.

Toujours apparaissent les termes et les pratiques qui renvoient à une certaine idée du corps et à des croyances véhiculées depuis l'Antiquité par les textes médicaux : l'étroussée de la matrice, cause de la prématurité ; la culbute que l'enfant effectue deux mois avant le terme, parce qu'il cherche généralement à sortir à sept mois de grossesse...

Avant l'accouchement, elle conseille de faire des fumigations pour "dilater le croupion". Pendant le travail, elle accorde une grande importance à la matrice, toujours considérée comme un organe vivant : l'image de la matrice baladeuse... Il faut donc s'efforcer de la "captiver", pour la rendre inoffensive.



Frontispice de l'ouvrage consacré à la naissance des Enfants de France (Paris, Melchior Mondière, 1626). (BANM, Cl. D. Blanchard)

Louise Bourgeois use beaucoup des médecines analogiques : elle soigne par le semblable ou le contraire, et en cela elle est l'héritière des médecines hippocratiques et galéniques. Ainsi, pour une femme qui a des coliques venteuses au début du travail, "il faut avoir un boyau de loup et en faire une ceinture que l'on mettra tout à un sur la peau. J'ai vu apaiser souvent la colique par ce moyen là", souligne-t-elle (31).

Les œufs, la graine d'écarlate, la pierre d'aimant sont fréquemment utilisés : tous ont la vertu d'attirer : les œufs mis sur le ventre pour domestiquer la matrice, la graine d'écarlate ingérée pour faire cesser un flux de sang, la pierre d'aimant pour attirer l'enfant qui tarde à naître... Elle préconise aussi l'usage de la pierre d'aigle ou pierre grelottante, que l'on place sous l'aisselle pendant la grossesse pour éviter la fausse-couche. Mais au moment des premières douleurs, on la met à la cuisse pour tirer symboliquement l'enfant hors du ventre maternel.

Après la naissance, elle évoque les interventions physiques sur le corps de l'enfant, qui se pratiquent encore à Paris au début du XVII^{ème} siècle. La tête est déformée, le nez affiné, et les bouts de sein des petites filles sont étirés ; mais, respectueuse des statuts de la chirurgie, elle recommande de faire appel à un chirurgien pour couper le filet de la langue (32). En bonne pari-

sienne, elle s'étonne de tout ce qui tranche avec les comportements de la capitale. C'est ainsi qu'elle cite l'exemple d'une "demoiselle du pays d'Anjou (qui) accouchait en la façon de son pays, à genoux" (33). On n'échappe pas à certaines idées reçues : ainsi, quand elle dit que les rurales sont moins sujettes à "se blesser", c'est-à-dire à faire des fausses couches, que les femmes de la ville. D'ailleurs, à ce propos, elle déconseille à celles qui y sont sujettes de coucher avec leur mari ; ce qui sous-entend l'existence de relations sexuelles pendant la grossesse.

Une éthique de la sage-femme

Derrière la praticienne émérite, d'une grande conscience professionnelle, se révèle constamment une personne soucieuse des autres, et qui fait avec les moyens de son époque, avec la manière de penser et d'agir de son époque. Le principe de la circulation du sang ne sera connu qu'en 1628 avec Harvey, et l'embryologie en est à ses premiers balbutiements ; il faudra attendre Reinier de Graaf, en 1672, pour éclairer le rôle des trompes et des ovaires ; et il est vrai que Louise nous paraît parfois fort crédule. Mais il faut avoir la sagesse de ne pas condamner certaines aberrations. L'époque était ainsi ; on en veut pour preuve la croyance aux monstres, par exemple, dont témoignent les œuvres du grand Paré. Toute époque charrie ses scories. Nous ne sommes savants que parce que nous avons le nécessaire recul de l'histoire.

Il y a chez Louise Bourgeois une grande sensibilité, une générosité, une disponibilité de corps et d'esprit qui l'incitent sans cesse à soulager l'humanité souffrante qu'elle rencontre dans sa pratique quotidienne : femmes de toutes conditions qui souffrent pendant des jours sans pouvoir accoucher, enfant qui, à peine nés, ont tant de peine à se maintenir en vie... Qu'il s'agisse de la reine Marie ou d'une pauvre lavandière du faubourg, d'une fille de France que l'on était sur le point de confier à une nourrice vérolée, ou d'un pauvre nouveau-né "qui n'a point de cul", on la sent toujours préoccupée de trouver le remède qui sauvera, soucieuse d'éviter les conséquences d'un manque de savoir-faire d'une garde, de la famille ou même de certains médecins sans scrupules ou ignorants.

Ce que l'on peut résumer par ces réflexions qui sont au cœur même de son éthique : "La médecine n'est composée que des expériences", ou encore : "Mon dessein n'a jamais tendu à autre fin que de donner avis de bien faire et laisser dire" (34).

OUVRAGES DE LOUISE BOURGEOIS

Observations diverses sur la stérilité, perte de fruit, foecundité, accouchements et maladies des femmes et enfants nouveaux naiz, amplement traitées et heureusement pratiquées par L. Bourgeois, dite Boursier sage femme de la Roine. Œuvre util et necessaire à toutes personnes, dédié à la Roine, Paris, Abraham Saugrain, 1609. Rééditions 1626, 1644, 1652.

Observations de Louyse Bourgeois, livre deuxiesme (suivi du texte du *Récit véritable* et de l' *Introduction à ma fille*, Paris, A. Saugrain, 1617.

Récit véritable de la naissance de Messeigneurs et Dames les enfans de France, Paris, M. Mondière, 1626.

Apologie de Louyse Bourgeois dite Bourcier sage-femme de la Roine Mere du Roy, et de feu Madame. Contre les rapports des Medecins, Paris, M. Mondière, 1627.

Recueil des secrets de Louyse Bourgeois, dite Boursier, sage-femme de la Roine Mere du Roy, auquel sont contenues ses plus rares expériences pour diverses maladies, principalement des femmes avec leurs embe-lissemens, Paris, M. Mondière, 1635, réédition 1653.

NOTES

- (1) Depuis celle d'Achille Chereau en 1852, jusqu'à celle de Wendy Perkins en 1996.
- (2) Louise BOURGEOIS - *Récit véritable* ... , textes établis et annotés par François Rouget et Colette H. Winn, Genève, Droz, 2000, p. 23. Cf. aussi Evelyne BERRIOT-SALVADORE, *Les femmes de la société française de la Renaissance*, Genève, Droz, 1990, p. 257-275.
- (3) "Dans le courant du mois de mars", ou "vers le mois de septembre"...
- (4) Jean ASTRUC - *L'art d'accoucher réduit à ses principes*, Paris, 1766. Ce que Louise Bourgeois écrivait tant sur les signes de grossesse que sur l'anémie des femmes enceintes est encore actuel ; et il semble qu'elle ait décrit la première la présentation de la face, recommandant alors de hâter l'accouchement.
- (5) Mais parce qu'il faut choisir, dans un dossier très étoffé, tout ce qui concerne la sage-femme de la reine, donc les naissances royales, ne sera abordé qu'incidemment.
- (6) L. III, 35. (7) L. I, 49. (8) L. III, 4.
- (9) L. III, p. 31. (10) L. II, 72-73.

- (11) "Monsieur Lefèbre (qui avait écouté les récits des sages-femmes de sa connaissance) récita cette pratique-là aux Ecoles de Médecine..." L. I, p. 66.
- (12) Signe de cet intérêt nouveau pour les couches : la multiplication des statuts et règlements qui visent à définir les conditions d'études et de réception des matrones par les chirurgiens.
- (13) *Récit véritable*..., p. 18.
- (14) L. II, p. 33. (15) L. II, p. 34-35. (16) L. I, p. 182-183.
- (17) Ainsi, à propos de la douleur des femmes, L. III, p. 2-3.
- (18) L. I, p. 107-108. (19) L. I, p. 47-49. (20) L. I, p. 77-78.
- (21) L. III, p. 28. (22) L. I, p. 189. (23) L. I, p. 164.
- (24) L. I, p. 155. (25) L. III, p. 16. (26) L. I, p. 3.
- (27) L. I, p. 67-68. (28) L. III, p. 16. (29) L. III, p. 14-15.
- (30) L. III, p. 3. (31) L. III, p. 68. (32) L. I, p. 156-157.
- (33) L. I, p. 187. (34) L. III, p. 32-38.

BIBLIOGRAPHIE

- CHÉREAU Achille - Esquisse historique sur Louise Bourgeois, dite Bourcier, sage-femme de la reine Marie de Médicis, *Union médicale*, 6, 1852, p. 36.
- GÉLIS Jacques - *L'Arbre et le fruit, la naissance dans l'occident moderne (XVIème-XIXème siècle)*, Paris, Fayard, 1984. *La Sage-femme ou le médecin, une nouvelle conception de la vie*, Paris, Fayard, 1988.
- KALISCH P.H., SCOBAY B. J. - Louise Bourgeois and the Emergence of Modern Midwifery, *Journal of Nurse-Midwifery*, 26, 4 1981.
- MARLAND Hillary - *The Art of Midwifery. Early Midwives in Europe*, Routledge, Londres et New York, 1993.
- OLIVE Françoise - Préface à l'édition des *Observations* de Louise Bourgeois, Paris, *Côté-Femmes*, 1992, p. 7-25.
- PERKINS Wendy - *Midwifery and Medicine in Early Modern France, Louise Bourgeois*, University of Exeter Press, Exeter, 1996.
- ROSHAM Julien - La médecine dans le passé, une sage-femme, Louise Bourgeois, *Paris-Médical*, XII, 1912-1913, p. 825-831.
- STOFFT Henri - Louise Bourgeois (1563-1636), une maîtresse sage-femme jurée de la ville de Paris, accoucheuse de Marie de Médicis, *Les Dossiers de l'obstétrique*, 219, juillet 1994, p. 2-17.
- WICKERSHEIMER Ernest - *La Médecine et les médecins en France à l'époque de la Renaissance*, Genève, Slatkine, 1970.
- WITKOWSKI G. J. - *Les Accouchements à la Cour*, Paris, Steinheil, 1890.

RÉSUMÉ

Louise Bourgeois (1563-1636), praticienne bien connue, vécut l'expérience des milieux populaires du faubourg de Paris, de la bourgeoisie parisienne et de la Cour. Devenue sage-femme de la reine, elle mit au monde les six enfants du couple royal, dont le dauphin, le futur Louis XIII. Sa manière de s'exprimer comme son vocabulaire traduisent chez elle cette double appartenance à un monde populaire et savant. L'obstétrique n'est pas dégagée des conceptions hippocratiques et galéniques, et il est frappant de constater la faiblesse théorique de ses écrits, même si Paré puis Guillemeau ont amorcé le relèvement du savoir obstétrical vers des bases raisonnées.

SUMMARY

As a well-known practitioner Louise Bourgeois (1563-1636) lived experience of popular Parisian suburbs, middle-class and of the Court. As midwife of the Queen, she delivered Queen's six babies. One of them was the Dauphin who became King Louis XIII. Her habit of language and her vocabulary demonstrate that she was belonging to both of popular and educated worlds. Obstetrics was not free of Hippocrates and Galen conceptions and the theoretic weakness of her written works is noticeable while Paré then Guillemeau began the increasing knowledge of obstetrics.

C. Gaudiot